

château. On y célébrait la Messe de minuit. J'y étais, car, pour la première fois, mes parents, à la demande de maman Tourzel, ma chère gouvernante, mes parents m'avaient permis de faire la veillée du petit Jésus. Je n'ai rien oublié : ni mes surprises ni le contentement du roi et de la reine en voyant ma joie devant la crèche qu'on avait dressée dans un coin de la chapelle. Partout c'était plein de lumières, et les chanteurs de la cour chantaient : *Venite, adoremus*. C'était si beau !

Interrompant ce déchaînement de ses souvenirs, madame Royale, d'une voix claire et pure, contenue par la crainte d'être entendue, modula sur l'air liturgique les premières paroles de l'hymne séculaire.

Mais bientôt, sous un flot de larmes, la voix de cristal se brisa. La douleur était plus forte que le charme du souvenir, la comparaison du présent avec le passé trop cruelle pour cette âme d'enfant torturée jusqu'au martyre. Elle pleurait, la petite princesse ; elle pleurait, gémissait, répétait, défaillante, en un appel désespéré : "Papa, maman !" et tombait enfin dans les bras de madame Elisabeth.

Maintenant, celle-ci, surmontant sa propre douleur, s'efforce de consoler sa nièce. Elle la presse maternellement contre sa poitrine, lui prodigue les douces paroles, de tendres caresses, et, pour lui rendre le calme, lui fredonne doucement : *Venite, adoremus*, espérant de sa prière un effet réparateur.

Brusquement, à la porte de la chambre, un coup violent est frappé. Les deux captives demeurent sur place, serrées l'une contre l'autre, figées dans l'effroi qui les a saisies et qu'accroît la brutalité des propos que profère de l'autre côté de la porte une voix avinée.

— Eh ! dites donc, les mijaurées, c'est-y qu'on attendra le jour pour éteindre la lumière ? Éteignez-la... Et plus vite que ça ou je vas y aller moi-même...

Madame Elisabeth sans répondre, s'approche de la table, souffle la chandelle. Elle entend le gardien s'éloigner, en jurant et en grognant. Elle revient vers sa nièce et, l'embrassant, lui murmure :

— Nous ne sommes pas à Versailles, ma pauvre chérie ; nous n'avons ni crèche ni musique ; mais nous pouvons, par la pensée, parer notre prison. D'ailleurs, ne devons-

nous pas nous réjouir de nous y trouver, si misérable qu'elle soit, puisque Jésus est né dans une étable et que notre misère présente nous rapproche de Lui ? Agenouillons-nous, si tu veux, et célébrons sa naissance.

Prosternée devant une crèche idéale, elle entonne d'une voix tremblante, faible comme un souffle : *Venite, adoremus*. Madame Royale s'unit à elle ; emportées vers le ciel, les deux captives oublient, pour quelques instants, l'implacable infortune qui les ressaisira demain.

ERNEST DAUDET

Une évasion sensationnelle

Le lieutenant Marchal est le hardi pilote qui, au début de la guerre, a survolé Berlin pour y jeter des tracts. Une panne de moteur l'ayant obligé à atterrir avant qu'il put atteindre la Russie, il fut fait prisonnier. Après plusieurs tentatives, il réussit enfin à s'évader du camp avec son fameux camarade Garros. Voici les principaux passages du récit de cet audacieux exploit, extrait du livre : Après mon vol audessus de Berlin qu'il vient de publier chez Tallandier, à Paris :

LA sortie, entre chien et loup, par la porte du Wagenhaus s'imposait à moi comme le moyen réclamant le plus d'aplomb, mais offrant le plus de chances de réussite. L'expérience que j'en avais faite au début de 1917 n'était pas, en somme, de nature à me détourner d'y courir de nouveau.

Il est vrai que, depuis lors, j'avais été tout particulièrement signalé à la vigilante surveillance des sous-officiers de garde, et confronté tour à tour avec eux, de manière qu'ils me reconnussent sous n'importe quel déguisement. Certes, je ne l'oubliais pas. Je l'oubliais même si peu, que je ne m'étais plus, au retour de l'hiver, montré dans la cour du Wagenhaus qu'emmitoufflé dans un manteau dont le col relevé me couvrait la presque totalité du visage. Et puis, des mois avaient passé sur l'impression visuelle, forcément estompée maintenant, que